

www.e-rara.ch

Le Mont-Blanc

Durier, Charles

Paris, 1877

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 3422

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-17794>

Chapitre XXI. Les accidents (fin).

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE XXI

LES ACCIDENTS (*FIN*)

LA DERNIÈRE ROUTE DU MONT-BLANC. — M. MARSHALL.

Le dernier des accidents survenus au Mont-Blanc n'a eu pour théâtre ni l'ancien ni les nouveaux passages de Chamonix, ni même aucune des routes actuellement suivies (1). Nous avons vu que, des quatre faces de la pyramide du Mont-Blanc, trois ont été gravies. La quatrième ne l'a pas été. On n'affirmera pas qu'elle ne le sera jamais, — l'opiniâtreté des alpinistes a donné trop de démentis aux prédictions de ce genre; — mais, ce qu'on peut dire, c'est que si le touriste qui prétendrait être admis dans l'Alpine Club, sans autre titre que d'être monté au Mont-Blanc par les routes ordinaires, se ferait infailliblement black-bouler, celui qui parviendrait à le gravir directement au-

(1) Certains journaux, sur la foi d'un correspondant anonyme, ont mentionné un accident qui aurait eu lieu en 1874, le 28 mai. Ce prétendu accident n'est autre que celui du 2 août 1870. L'auteur de cette sottise mystification s'était borné à changer la date de l'accident et le nom de la jeune femme qui en fut victime.

dessus du val Vény obtiendrait d'acclamation un diplôme d'honneur. Cela se verra peut-être un jour, quand il n'y aura plus de cimes vierges dans les Alpes. L'ascension du Mont-Blanc a été le premier exploit des grimpeurs : qui sait si l'ascension du Mont-Blanc ne sera pas leur dernier triomphe ?

Cette quatrième face, circonscrite par les arêtes du Brouillard (Broglia) et de Peuteret, est divisée en deux parties à peu près égales par l'arête secondaire qui porte l'Aiguille du Chatelet (1). Deux glaciers, les glaciers du Brouillard et du Fresnay, sont suspendus de part et d'autre aux flancs de la montagne.

Le 23 juillet 1872, Julien Grange explorait ce versant avec le marquis Agostino Durazzo, de Gênes (2), et rapportait l'espoir qu'il lui serait donné un jour de l'escalader. *On passe partout*, disait-il, employant sa phrase favorite lorsqu'il jugeait les obstacles égaux sur tous les points, mais non invincibles. A quelque temps de là, avec M. Uttersen-Kelso, il y renonçait décidément. Je ne sache pas qu'il y ait eu de tentative sérieuse pour attaquer le Mont-Blanc de ce côté avant celle de MM. T. S. Kennedy et

(1) Consulter la gravure : *le Mont-Blanc vu du Cramont*. La vue est prise d'une anfractuosité de roc, à quelques pieds au-dessous du sommet. Le Mont-Blanc de Courmayeur cache la cime proprement dite.

(2) *Bollettino del Club Alpino italiano*, n° 20, *Un' esplorazione*. Ils s'élevèrent jusqu'à une pointe isolée de la chaîne du Chatelet, l'*Innominata* de M. Durazzo, qui en estime la hauteur à plus de 3 800 mètres.

T. Middlemore sous la conduite des guides Johann Fischer et Johann Jaun (15 juillet 1874). La difficulté, — la difficulté sérieuse, au moins, — n'est pas d'arriver à la tête des glaciers, mais d'escalader les escarpements du Mont-Blanc de Courmayeur qui les dominant de 7 à 900 mètres. Quand on observe ces précipices du sommet du Cramont, on remarque que la neige y tient encore en beaucoup de places : ainsi fait-elle au Cervin, sur la face nord-est, et c'est ce qui a fait conjecturer d'abord que le Cervin serait accessible de ce côté. Mais, au Cervin, la montagne étant formée d'assises sensiblement horizontales, les stries de neige accusaient des corniches taillées en escalier, tandis que, entre les couches redressées du Mont-Blanc de Courmayeur, la neige se dispose en plaques de névés et en couloirs d'une effroyable inclinaison.

Le plan du guide Fischer était celui-ci : remonter jusqu'à la tête du glacier du Brouillard, passer de là sur le bassin supérieur du glacier du Fresnay et attaquer alors le rocher, autant que possible dans le prolongement de l'arête médiane (du Chatelet). Ce plan fut d'abord déjoué par le mauvais temps, et la caravane dut redescendre après avoir gagné une altitude d'environ 3700 mètres. A six semaines de là (30 août 1874), Fischer revint à la charge, en compagnie de M. J. A. G. Marshall, de Leeds (1), et d'un autre

(1) Homonyme seulement de M. J. Marshall, d'Édimbourg, dont il est question dans le précédent chapitre, page 447.

guide oberlandais, Ulrich Almer. Les voyageurs passèrent la nuit à 3 000 mètres, sur la rive gauche du glacier du Brouillard. Le lendemain, 31, ils parvinrent plus haut que n'avait fait l'expédition précédente, mais se trouvèrent arrêtés sur le glacier du Fresnay par des obstacles infranchissables. Le temps leur manquait pour chercher un autre passage; il leur manqua même pour regagner leur bivouac avant la nuit, et ils se virent obligés de camper provisoirement dans un endroit fort exposé, où les avalanches de pierres pouvaient les atteindre, où les effets du rayonnement nocturne se faisaient sentir avec l'intensité la plus douloureuse. Au bout d'une heure ou deux, la lune s'étant levée, ils se résolurent à profiter de sa clarté pour continuer la descente. L'entreprise offrait de grands dangers, mais tous les trois aussi étaient d'excellents montagnards : M. Marshall avait fait plusieurs courses ardues dans les Alpes (1); Fischer, longtemps guide attitré de l'Æggishorn, était de ces hommes que les touristes experts se disputent et retiennent plusieurs semaines à l'avance; Ulrich Almer enfin, élevé à bonne école, était fils de Christian Almer, le célèbre guide de l'Oberland. De fait, ils commencèrent à descendre le rapide glacier du Brouillard, dirigeant leur marche avec une singulière habileté, et n'étaient plus qu'à cinq minutes du bivouac et

(1) Notamment, pour son début, la première ascension de l'Aiguille de Leschaux, avec M. T. S. Kennedy, le 14 juillet 1872.

sur le point d'aborder la moraine, quand un pont de neige céda sous leur poids et les précipita tous ensemble dans une crevasse d'une dizaine de mètres de profondeur.

M. Marshall fut tué sur le coup; Fischer, à en juger par ses blessures, ne dut lui survivre que quelques minutes; Ulrich Almer, seul et sans qu'il ait su s'expliquer comment, n'eut que des contusions sans gravité, mais la violence de la chute lui fit perdre le sentiment. Un instant avant l'accident, un des guides avait demandé l'heure; il était minuit. Quand Almer recouvra ses sens il se trouva dans une obscurité profonde, sur les corps inanimés de ses compagnons, n'apercevant les étoiles que par le trou qu'ils avaient fait en tombant et s'attendant à mourir auprès d'eux. Aux premières clartés de l'aube il reprit espoir. La crevasse avait près de sept mètres de largeur. L'une de ses parois était coupée à pic, l'autre formait à certaine distance du fond une sorte de banquette qu'une rampe assez douce rattachait à la surface du névé. En grimpant sur cette banquette il réussit à sortir du gouffre et descendit aussitôt à Courmayeur. Le même jour, il ramenait sur le lieu de l'accident une vingtaine d'hommes de bonne volonté. Les cadavres furent hissés hors de la crevasse. Tous deux avaient la tête fracassée (1).

(1) *L'Italia*, lettre du 3 septembre 1874; *Alpine Journal*, vol. VII, p. 110 à 112 et 225.

Ici s'arrête, jusqu'à nouvel ordre, le nécrologe du Mont-Blanc. La première tentative sérieuse d'ascension avait eu lieu en 1775. La montagne a donc fait en un siècle vingt-quatre victimes ainsi réparties :

Accident du 20 août 1820 (Hamel).....	3
— 9 août 1864 (Wurmbrand).....	1
— 23 août 1866 (Young).....	1
— 13 octobre 1866 (Arkwright).....	4
— 2 août 1870 (Marke).....	2
— 6 septembre 1870 (Bean, etc).....	11
— 31 août 1874 (Marshall).....	2
	24

Sur ces vingt-quatre victimes on compte sept voyageurs et dix-sept guides ou porteurs (1).

L'accident de septembre 1870, le plus lamentable de

(1) Dans cette énumération je ne comprends pas les jeunes Anglais et le guide qui furent précipités, le 15 août 1860, sur le revers méridional du col du Géant, — ni le professeur russe Fedchenko, qui périt de froid et d'inanition sur le glacier du Tacul, le 14 septembre 1873, — ni le porteur Édouard Simond, qui fut tué d'une pierre sous le couloir de l'Aiguille du Midi, etc. Je ne compte pas non plus les malheurs survenus sur les glaciers ou dans les montagnes environnantes, — la mort tragique de M. de Cambacérès sur le chemin du col de Balme, — celle de madame Agnel au Bon-Nant de Saint-Gervais; — les désastres périodiques causés par les avalanches au col des Montets d'Argentière, d'apparence si inoffensive pourtant, — les accidents à la grotte de l'Arveiron et au Montanvers, etc. Je néglige à plus forte raison les innombrables accidents de moindre conséquence : c'est assez d'images funèbres sans ajouter celles qui ne se rapportent pas directement à mon sujet, — l'ascension du Mont-Blanc.

tous, est celui qui eut le moins de retentissement. L'attention, à cette époque, se concentrait sur les événements de guerre et la leçon qu'il donnait à l'imprudence des touristes fut à peu près perdue. L'autorité s'en émut cependant et crut devoir prendre des mesures pour rendre l'ascension du Mont-Blanc moins dangereuse. Un article du nouveau règlement de la compagnie des guides mit l'Ancien passage en interdit (1). L'Ancien passage n'était pour rien dans l'accident de septembre; même, comme il abrège de deux heures, il se pourrait faire que, si les voyageurs l'eussent pris, ils fussent redescendus avant le fort de la tourmente. Mais l'Ancien passage portait la peine de sa méchante réputation. Cette prohibition, d'ailleurs assez étrange (pourquoi aussi ne pas interdire l'ascension du Mont-Blanc?), aura-t-elle au moins pour effet de rendre les accidents moins fréquents? J'en doute fort. Ils se produiront ailleurs, voilà tout. Pour ma part, je ne vois pas grande différence entre les routes, et c'est un miracle que personne n'ait encore été tué au Petit-Plateau par les avalanches du Dôme, ni précipité de l'arête des Bosses ou du Mur de

(1) *Règlement* du 10 avril 1872, signé Jules Philippe, préfet de la Haute-Savoie, article 63. En l'absence de prescriptions expresses, si l'on met à part quelques courses exceptionnelles, telles que l'ascension de MM. Martins, Bravais et Le Pileur et la tentative avortée de M. Loiseau en 1854 (p. 347), l'Ancien passage avait été délaissé depuis la découverte de la route du Corridor jusqu'en 1857, époque à laquelle MM. Hinchliff et Walters le remirent en faveur.

la Côte. Mais cela arrivera. Le vrai remède serait que les touristes, avant de tenter l'ascension, fussent bien persuadés des risques auxquels ils s'exposent. Et cela, j'en ai peur, n'arrivera jamais.

On n'a aucun conseil à donner aux clubistes. Ils savent ce qu'ils font, ou sont censés le savoir, et s'il plaît à quelques forcenés de voyager, comme disait l'un d'eux, entre la vie et la mort, on ne songera pas à leur contester le droit de goûter cette jouissance délicate. Mais beaucoup n'en sont pas là, qui pourtant ne sont pas plus raisonnables. Nous rencontrâmes, un jour, un monsieur qui nous dit : — « Monter au Mont-Blanc ! quelle folie ! à quoi bon risquer sa vie ? Et la famille, monsieur ! Des fous, oui, des fous ! S'ils se cassent le cou, tant pis pour eux, ils l'auront voulu ! » Quatre jours après, nous avions fait l'ascension, les coups de canon d'usage avaient annoncé notre heureux retour, et nous retrouvons notre monsieur au bras de sa femme et de sa fille : — « Ah ! c'est vous qui êtes monté ? Alors, ce n'est donc pas difficile ? Ah ! si je n'étais pas obligé de partir, je ne dis pas... » — Les dames interviennent. — « Ah ! mon ami, tu sais que tu m'as promis d'être prudent ! — Mais, ma bonne, il n'y a aucun danger. — Ah ! papa, voyons !... — Laissez-moi donc tranquille ! quand je vous dis qu'il n'y a pas de danger... vous voyez bien que monsieur y est monté ! » On ne saurait croire combien d'ascensionnistes se dé-

cident par des motifs semblables, — par occasion et par ignorance. Un voisin de table parle avec enthousiasme du panorama du sommet, — ou bien il y a quelqu'un dans l'appartement à côté qui a eu les pieds gelés. Selon que l'un ou l'autre rapport arrive à leurs oreilles, leur parti est pris. Voilà les gens qu'il est utile d'avertir.

Quand le temps est parfaitement beau, il n'est peut-être pas de cime neigeuse qu'on puisse gravir avec plus de sécurité que le Mont-Blanc. De difficultés, il n'en existe pas, à proprement parler. Toute la question se réduit à ce point : faire l'ascension avec agrément et avec élégance. Ce que j'entends par *élégance*, ceci va l'éclaircir. Les guides de Chamonix sont fort complimenteurs envers qui les emploie. Votre ascension est donc toujours une ascension modèle en son genre. Y avez-vous réellement été passable? Jamais on n'a été plus vite; vous avez de vraies jambes de montagnard. Fûtes-vous médiocre? Vous avez encore fait preuve d'une vigueur peu commune chez un citadin, chez un homme de votre âge. Si enfin vous vous êtes comporté d'une façon piteuse, vos guides vous assureront que c'est déjà bien beau d'avoir réussi et que vous avez eu les pires conditions imaginables. Fort bien! Mais interrogez-les sur les ascensions en général, le ton changera et vous vous apercevrez qu'il y a deux classes de triomphateurs du Mont-Blanc : les uns, qui y sont arrivés portés sur leurs

jambes; les autres, qui y sont arrivés traînés sur leur dos. Il faut tâcher de ne point être de ces derniers : on n'a pas d'autre conseil à donner — quand le temps est parfaitement beau (1).

Par le mauvais temps, au contraire, il n'y a pas d'excursion plus dangereuse. Sur tous les pics des Alpes le mauvais temps est redoutable, les tourmentes, les avalanches sont à craindre. Mais ici il y a un danger de surcroît, un danger terrible. Ce danger, propre au Mont-Blanc, tient à sa forme, à ce couronnement hémisphérique, cette plaine arrondie qu'il élève si haut dans le ciel orageux, sorte de labyrinthe de neiges et de nuages presque partout sans issue et où rien n'oriente la caravane. Or on ne peut jamais être assuré que le temps restera beau pendant vingt-quatre heures. Le Mont-Blanc est parfois fort expressif : *s'il fume sa pipe*, grand vent; *s'il met son bonnet*, tempête;

(1) J'ai eu soin de prévenir que ceci ne s'adressait point aux membres *pratiquants* des clubs alpins. Dans la généralité des cas, le voyageur n'a à s'occuper que de se mettre en état de faire l'ascension sans que le froid, la fatigue, l'essoufflement l'arrêtent ou l'empêchent d'en goûter les beautés. Le reste regarde les guides auxquels il doit s'en remettre aveuglément pour ce qui concerne sa sécurité. Je souhaiterais cependant deux choses : la première, que les voyageurs, au lieu d'accepter des guides au tour de rôle, comme ils font presque toujours, commençassent par s'enquérir des noms de ceux qui méritent le plus de confiance, afin de les désigner, suivant la faculté qui leur est reconnue par l'article 21 du règlement; la seconde, que les cordes employées dans les *courses extraordinaires* fussent conformes à des modèles acceptés par les comités directeurs des clubs alpins, et qu'elles fussent, en outre, visitées et estampillées périodiquement.

s'il a l'âne, nuages, pluie et le reste (1). Mais si le Mont-Blanc est expressif, il est encore plus capricieux. Du beau au laid, du laid au beau, il a des changements de temps d'une soudaineté étrange, de sorte que le voyageur qui se fie aux pronostics les plus rassurants aura peut-être sujet de s'en repentir, — comme celui qui, le premier jour, devant un ciel menaçant, abandonne l'entreprise, pourra bien regretter sa prudence.

Avec cette inconstance du temps, supposez que le Mont-Blanc fût encore ce qu'il était autrefois, qu'il soit resté à l'état *brut*, comme le Monte-Rosa, la Yungfrau, le Weiss-horn, je veux dire sans abris, sans refuges (alors que son

(1) Le Mont-Blanc fume sa pipe, — le Mont-Blanc a mis son bonnet, — l'âne est sur le Mont-Blanc, — trois signes qu'on ne doit pas confondre. Le premier est un effet du vent qui fait voler la neige et décore la cime d'une longue aigrette blanche, tournée vers Chamonix s'il souffle du sud ou du sud-ouest, vers Courmayeur s'il souffle nord ou nord-est. Le bonnet est un nuage immobile qui coiffe le sommet; il est souvent l'indice d'une tempête locale. Le dernier phénomène est plus complexe. Supposons que, après une période de sécheresse, le vent d'ouest commence à souffler dans les hautes régions de l'atmosphère. Au moment où il effleure le sommet du Mont-Blanc il se refroidit; la vapeur dont il est chargé se condense alors pour se redissoudre bientôt dans l'air réchauffé qui a dépassé la montagne. Il en résulte un nuage blanchâtre étalé, aux contours indistincts, qui semble planer sur la cime (bien que ses molécules soient toujours en mouvement), et qui s'efface ordinairement vers l'est en deux longues traînées nébuleuses qu'on peut, avec un peu de bonne volonté, comparer à des oreilles d'âne. L'âne annonce donc la prédominance des vents pluvieux de l'ouest avant qu'ils se soient fait sentir dans les vallées. Le même phénomène peut se produire sur des montagnes bien moins hautes, particulièrement sur celles dont la forme conique favorise le refroidissement nocturne. Ainsi je l'ai observé au Puy-de-Dôme

ascension est plus longue que celle d'aucune de ces montagnes), l'homme sage n'aurait que de très-rares occasions d'y monter. Mais il n'en est pas ainsi. Grâce aux cabanes, grâce aux stations qui fractionnent le voyage, vous pouvez ne laisser à cette incertitude du temps qu'un petit nombre d'heures et calculer presque à coup sûr. L'essentiel est de quitter Chamonix sans parti pris. Sous la conduite de guides qui font le chemin vingt et trente fois par an, vous atteindrez toujours sûrement les Grands-Mulets. Que les Grands-Mulets soient votre point de départ, l'endroit seulement où vous arrêterez vos résolutions. Quand vous n'auriez pas pris toutes vos mesures d'avance, fussiez-vous mal équipé, il n'importe ! Vous trouverez aux Grands-Mulets tout ce qu'il faut pour achever l'ascension. De là, vous pouvez profiter au vol d'une belle matinée entre de vilains jours et redescendre avant midi, laissant ensuite le ciel se brouiller s'il lui en prend envie. Sa mauvaise humeur, cependant, se déclare-t-elle plus tôt ? Vous voilà seulement au Grand-Plateau, rebroussez chemin. Plus loin même, au pied du Mur de la Côte ou des Bosses, vous êtes encore à temps. C'est l'endroit critique et votre chance est claire. Vous avez vue sur l'horizon d'Italie, d'où viennent les ouragans. Si les nuages s'amassent contre les Alpes Grées, à plus forte raison si la Calotte s'embrume, abstenez-vous, — abstenez-

exactement pareil à l'âne du Mont-Blanc. Voyez, du reste, sur ces *nuages parasites*, Saussure, *Voyages dans les Alpes*, §§ 2070 et suivants.

vous, quoi qu'en pensent les guides. L'habitude rend parfois les guides imprudents et leur inspire le dédain du danger; l'appât d'un salaire élevé peut aussi les engager à risquer une ascension (1). Le plus souvent, neuf fois sur dix, dix-neuf fois sur vingt, si vous voulez, l'événement justifiera leur audace; mais la vingtième fois la caravane restera en détresse. Abstenez-vous. Mais si rien ne menace, — je ne dis pas si l'air est absolument calme et qu'il n'y ait pas un seul nuage au ciel, car il ne faut pas trop demander, — vous n'en avez plus que pour trois heures à aller au sommet et en revenir, même moins, en cas pressant, et ce serait bien du malheur si le temps, en trois heures, changeait du tout au tout.

Et maintenant, vous êtes avertis, montez!... Je me trompe, un mot encore. Il est une dernière éventualité que vous devez envisager froidement. Un des promoteurs les plus zélés du Club alpin français, M. Abel Lemercier, a écrit que l'ascension du Mont-Blanc n'était pas, *ne devrait pas* être dangereuse. C'est aller un peu loin et compter, comme on dit, sans son hôte. La prudence parfaite, pas plus que la sagesse, n'est de ce monde, et si elle était bannie de la terre habitée, ce n'est certainement pas sur les flancs du Mont-Blanc qu'elle se réfugierait. Quelques pré-

(1) Suivant le dernier règlement, le prix total de l'ascension est exigible dès qu'on a atteint le haut du Mur de la Côte. C'est une réforme utile; mais, si près du but, on a peine à reculer.

cautions que l'on prenne, il y aura toujours place pour de fâcheux hasards, et il est clair que l'homme qui gravit le Mont-Blanc commet déjà, à certain degré, un acte d'imprudence. Cette même passion qui l'y a poussé, cette passion qui fait les touristes, la fièvre de la montagne, l'accompagnera en chemin. Elle sera là, entre ses guides et lui, dédaigneuse et confiante, le talonnant sans cesse, lui montrant les aiguilles qui s'abaissent une à une et la pointe maudite qui semble toujours plus haute. S'en retourner! Quel crève-cœur! Quoi! parce que le brouillard viendrait, parce que le vent se déchaîne, parce que la neige pourrie sombre dans les crevasses? J'ai été jusqu'ici, j'irai bien plus loin!

Plus ou moins, vous sentirez cela, vous qui montez. Et alors, faites-en votre compte : — si vous redescendez sain et sauf, tant mieux; — si vous revenez éclopé, tant pis; — si vous ne revenez pas, le monsieur que je mettais tout à l'heure en scène fera votre oraison funèbre, et comme il parlera le monde parlera. Il dira : « C'est bien fait! Quel besoin avait-il d'aller au Mont-Blanc? »

Nul besoin, en effet; et c'est pourquoi vous ne devez avoir nul besoin non plus de la pitié du monde. M. Whymper a raconté que, au Cervin, ses malheureux compagnons glissèrent sur le roc et disparurent « sans pousser un cri, comme de vrais cœurs anglais ». — Mort stoïque, seule digne d'un alpiniste, et, à mon sens, nous devons, sous

peine d'encourir le ridicule, accepter pour nos victimes les arrêts du sort comme elles les ont acceptés elles-mêmes, et comme nous les accepterions sans doute pour nous. Il ne faut pas ressembler aux enfants qui, jouant au soldat, s'écrient, quand l'un d'eux attrape un mauvais coup, que ce n'est pas de jeu. A cet égard, les journaux spéciaux n'ont peut-être pas gardé, en ces dernières années, la mesure convenable. Ils se sont trop lamentés sur le sort des voyageurs. Ils ont trop récriminé contre les guides, leur ignorance, leur incapacité. J'admets qu'on soit sévère pour les guides; il y va de l'honneur de leur profession. Mais, enfin, ils ont droit de notre part à beaucoup d'égards. Ils font un métier dangereux et c'est nous qui le leur imposons, car le sport des ascensions a cela de particulier qu'on ne s'y peut livrer sans exposer avec soi des gens qui n'y cherchent point le divertissement. Et s'ils succombent, à qui la faute? Voilà ceux, assurément, qui méritent toute sympathie; le monde même n'est pas dispensé de les plaindre et nous pouvons hardiment solliciter sa pitié pour eux.

Mais pour nous, c'est différent. Franchement, et sans sottise vanité, quand nous gravissons la montagne hautaine, nous croyons faire une chose dont tous nos concitoyens ne seraient pas capables. Nous nous flattons de donner des preuves de courage, d'agilité, de sang-froid. Qu'il y ait du danger, que quelque accident survienne de temps à autre

pour le démontrer, c'est un point nécessaire et sans lequel notre mérite n'existerait pas. Nous n'avons donc rien à dire en cas de défaite. Gagner, perdre la partie, perdre même la vie, ce sont les chances du jeu. L'ascension du Mont-Blanc est le combat, la lutte de l'homme contre les puissances naturelles. Si nous parvenons à le dompter, à fouler la tête du Titan sous nos pieds, — c'est une victoire, et s'il nous tue, — c'est de bonne guerre (1).

(1) L'Annuaire du club alpin français pour 1876, si habilement dirigé par M. Ad. Joanne, président du club, contient, pour la part du massif du Mont-Blanc, le récit de trois excursions. Dans l'une, aux Petites-Jorasses (où M. Marshall, de Leeds, suivant un meilleur chemin et dans une saison plus favorable, n'avait point trouvé de difficultés), l'un des guides de M. Albert Guyard manque pied sur une corniche de neige, est lancé dans le vide et ne doit son salut qu'à la solidité de la corde de Manille. Dans la seconde, en redescendant du plus haut sommet des Droites, M. Henry Cordier et ses compagnons sont surpris dans un couloir par une effroyable dégringolade de pierres qu'ils n'évitent qu'en se terrant dans la neige, à la façon des crabes dans le sable humide des grèves. Dans la dernière, M. Henri Duhamel et ses hommes, de retour du Mont-Blanc, rompent un pont sous les Grands-Mulets et tombent dans une crevasse à une cinquantaine de pieds de profondeur. A la mort près c'est la répétition de l'accident sur le glacier du Brouillard. « L'ascension du Mont-Blanc est extrêmement facile à accomplir », écrit en terminant M. Duhamel. *Et facilis descensus Averno.*